

Solaris
Le souvenir dans la peau
***Solaris*, Etats-Unis 2002, 98 minutes**

Pascal Grenier

Number 223, January–February 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59209ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grenier, P. (2003). Review of [*Solaris* : le souvenir dans la peau / *Solaris*, Etats-Unis 2002, 98 minutes]. *Séquences*, (223), 49–49.

SOLARIS

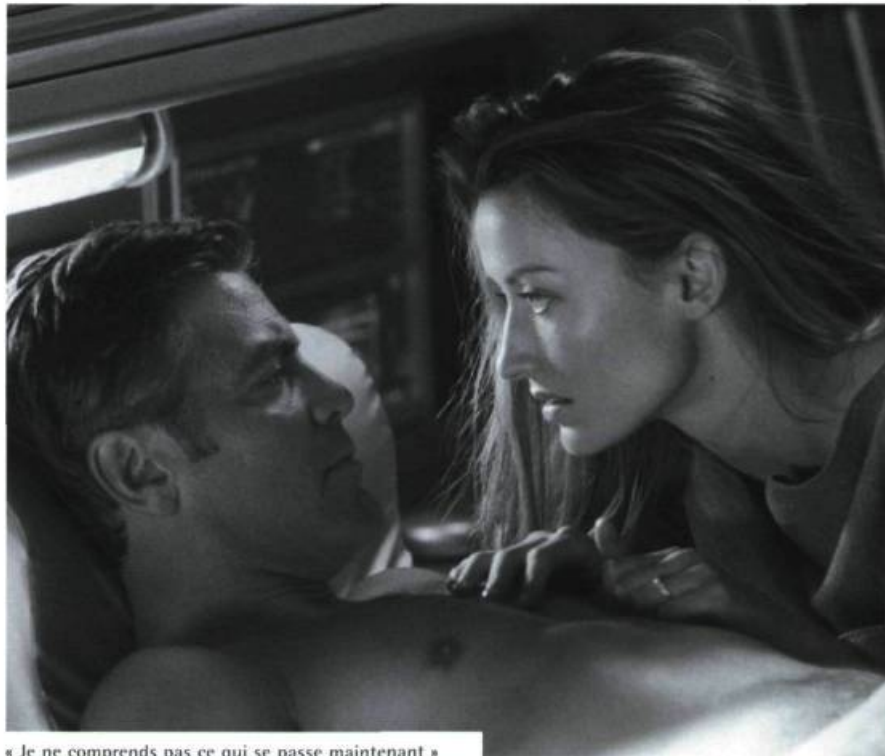
Le souvenir dans la peau

En moins d'un an, trois films du cinéaste Steven Soderbergh ont pris l'affiche à Montréal. Trois films forts différents autant par le genre que par la forme. Avec *Solaris*, le productif cinéaste s'attaque à un monument littéraire de la science-fiction métaphysique. Écrit en 1961, ce roman de Stanislaw Lem a été porté à l'écran en 1972 par le cinéaste russe Andreï Tarkovski et considéré un classique dans le genre. Pour cette nouvelle version, Soderbergh avoue avoir puisé des éléments non seulement dans le roman de Lem, qu'il a lui-même adapté, mais aussi dans le film de Tarkovski, ainsi que des thèmes divers auxquels il voulait approfondir. Sans jouer au jeu des comparaisons, mentionnons simplement que le film de Soderbergh est beaucoup moins long et dense (98 minutes comparativement à 170 minutes pour le film de Tarkovski) et que le moins que l'on puisse dire est que le résultat laisse tout aussi perplexe que béat.

Avec *Solaris*, Soderbergh aborde, avec une certaine ambiguïté, de nombreux thèmes et concepts. Notamment, la notion de la culpabilité et du bonheur, la faculté de la mémoire et du souvenir de même que la rédemption et la possibilité d'une seconde chance en amour. Sans compter les réflexions existentielles sur l'être humain, l'univers, la mort ainsi que la vie après la mort. Cette carte de l'ambiguïté, Soderbergh l'a jouée sous tous ses aspects. On la retrouve dans ces dialogues ambivalents, cette temporalité où se confondent réalité et fiction — réflexion récurrente dans l'œuvre du cinéaste — ainsi que dans la structure alambiquée du récit. Pourtant, le film ne convainc guère et Soderbergh se perd dans ses nombreuses prétentions et ses ambitions philosophiques et existentielles demeurent inachevées.

Comme le film a été coproduit par James Cameron, le spectateur moyen s'attend sans doute à de l'action musclée et à un déluge d'effets spéciaux de tous genres. Pourtant, le film de Soderbergh a peu à offrir dans ce domaine. Comme le dit à maintes reprises le personnage de Kelvin, joué de manière convaincante par George Clooney : « Je ne comprends pas ce qui se passe maintenant ». Ainsi, le film risque de décontenancer et de dérouter le spectateur non averti. En revanche, le film est admirablement bien réalisé quoique un peu trop maniéré. En dépit d'un rythme lent et un peu lourd, on est en présence d'un film aussi intelligent qu'autosuffisant, aussi fascinant que décevant.

Bien que l'approche soit totalement différente au niveau de ses thèmes, *Solaris* rappelle un peu le film *After Life* (Wandafuru raifu), un film sur la mort prétexte à une réflexion sur la vie, du japonais Hirokazu Koreeda. Plus intimiste et simpliste que celui de Soderbergh, l'écriture et le ton serein qui se dégage du film de



« Je ne comprends pas ce qui se passe maintenant »

Koreeda sont également moins pesants. Le thème central du film de Soderbergh est celui de l'amour. La planète Solaris est le miroir de la conscience humaine. Une sorte de mémoire affective qui reproduit matériellement les élans physiques et psychiques de ceux qui l'approchent ou l'étudient. Dans le cas du personnage de Kelvin, il est toujours ébranlé par le suicide de sa femme dont il se sent grandement responsable. Bien que le prix à payer soit conséquemment aussi élevé que la possibilité de se faire pardonner, il saisit l'opportunité d'une seconde ou troisième chance en amour qui s'offre à lui en la présence de Rheya à bord de la station orbitale.

Malgré les insatisfactions ou les réticences face au contenu du film, il n'en demeure pas moins techniquement intéressant à bien des égards. Dès le début, on y retrouve un hommage au film de Tarkovski, avec ce plan d'ouverture d'une fenêtre martelée de pluie continue. Si la mise en scène n'est pas aussi colossale ou imposante que celle de Tarkovski, elle s'avère plus discrète mais néanmoins méthodique et stylisée. On se doit d'admirer la précision des cadrages et, malgré les nombreux gros plans, le sens du cinémascope. La musique ambiante de Cliff Martinez est joliment appropriée et envoûtante. **CS**

Pascal Grenier

États-Unis 2002, 98 minutes — Réal. : Steven Soderbergh — Scén. : Steven Soderbergh d'après le roman de Stanislaw Lem — Photo : Peter Andrews — Mon. : Mary Ann Bernard — Mus. : Cliff Martinez — Son : Nicholas Renbeck — Déc. : Kristen Toscano Messina — Cost. : Milena Canonero — Int. : George Clooney (Kelvin) Natascha McElhone (Rheya), Viola Davis (Gordon) Jeremy Davies (Snow) Ulrich Tukur (Gibarian) — Prod. : James Cameron, Rae Sanchini, Jon Landau — Dist. : Fox.